

VINCENT DABONOT

La mélodie d'Anatole

GUNTEN

Je dédie ce livre à mes aïeux, à mes parents et à mes enfants. Puissent ces derniers être les témoins d'un temps, porteurs à leur tour de ce qui a engendré cette histoire : l'invisible que l'on transmet à ceux que l'on chérit.

Couverture : ©Editions **GUNTEN**

© **GUNTEN**, 2019

<http://www.editionsgunten.com>

ISBN : 978-2-36682-197-0

PARTIE I
Les chemins de l'âme

I Sur la route

Janvier 1916

Anatole était sur le départ. Tout en donnant l'accolade à Célestin, il cherchait du regard Marie-Louise qui l'observait, cachée à l'angle de la maison du vieux Paul que l'on surnommait aussi « vieux marin » à cause de l'éternel béret à pompon rouge vissé sur le crâne été comme hiver. Peu bavarde, comme à l'accoutumée, et emmitouflée par ce froid quasi-sibérien, la veuve Nicolet passa rapidement en les saluant de la tête. À peine âgée d'une trentaine d'années, elle avait perdu son époux, sacrifié, selon elle, sous les obus allemands au tout début du conflit en 14. Célestin souleva son large chapeau en réponse à sa politesse puis revint à son neveu.

— Sois prudent ! Fais de ton mieux et surtout... reviens-nous vivant ! N'oublie pas que la plupart des héros ne sont célébrés que dans les livres... et je n'ai pas envie de voir ton nom gravé sur une stèle.

— T'inquiète, l'oncle... c'est les Boches qui vont dérouiller, assura le « gamin » avec prétention.

Anatole avait l'enthousiasme des gens de son âge. Le sang bouillonnant, il se sentait prêt... jusqu'à donner sa vie pour sa patrie. Si la guerre n'avait pas éclaté deux ans plus tôt, il n'aurait dû partir au service qu'en décembre de cette année. Mais les événements en avaient décidé autrement : les contingents avaient été avancés. La France avait besoin de toutes ses forces actives.

Célestin, l'instituteur du village, était un homme sage et bienveillant. Il ne voyait en cette guerre que les morts que l'on finit inévitablement par compter. Il n'avait vu que trop souvent les attentes interminables de celles et ceux guettant le retour de soldats qui finalement ne revenaient jamais. Et que dire de ces lettres qu'il devait lire pour ceux qui ne savaient pas le faire, apportées par un facteur, la mine défaite, s'excusant déjà d'être le messager de si terribles nouvelles ? Aussi avait-il conscience de ce que représentait le départ de son neveu, bien trop jeune à ses yeux pour les champs de bataille.

Anatole était arrivé deux jours plus tôt pour lui faire ses adieux. Mais, en vérité, il avait profité de l'occasion de sa mobilisation pour faire un détour par leur petit village dans le Perche et revoir sa cousine, la belle Marie-Louise. Ils s'observaient furtivement du coin de l'œil depuis qu'il était là, essayant de ne pas trop éveiller les soupçons. Célestin avait compris depuis longtemps les sentiments qui liaient sa fille et Anatole. Si la situation avait été différente, nul doute qu'il en aurait ri intérieurement. Alors, sobrement, il lui apposa une dernière tape amicale et sincère sur l'épaule :

— Va mon garçon ! L'Antoine te prendra comme convenu au croisement de la route de Véchers et d'Ars-

au-Perche. Il t'y attend pour neuf heures et te conduira avec sa charrette jusqu'à la ville. Ne sois pas en retard !

Le train partait de la gare de Chartres en fin d'après-midi. Huit heures venaient de sonner au clocher de l'église... Il était dans les temps ! Anatole remonta son écharpe sur l'épaule en prenant soin de bien se protéger la bouche et le nez de l'air humide et glacé. Marie-Louise le suivit du regard jusqu'à ce qu'il bifurque au bout de la rue principale derrière la longère des Henri.

Sitôt perdu de vue, elle courut dans les hauteurs du village au lieu-dit « le Mont des Amoureux ». Dans sa précipitation, elle fit s'envoler une nuée d'étourneaux. Effrayés par cette animation inattendue et dans un ballet magique accompagné d'un vacarme dont eux seuls ont le secret, ils partirent s'installer plus au calme, à une centaine de mètres, sur les cimes d'un noyer que le vent de ces derniers jours avait fini par décharner totalement.

Dans cette région, on n'avait pas la chance d'avoir des montagnes dignes de ce nom. Pourtant, le plateau armoricain, colosse de granit inébranlable à plus de cent kilomètres au nord-ouest, comme un rempart résistant inlassablement à la légère poussée des Alpes lointaines, avait jadis permis la naissance de quelques monts. Ceux-ci, parfois suffisamment hauts, pouvaient offrir une vue plongeante sur de petites vallées creusées au fil des millénaires.

Elle grimpa par un chemin sinueux, sculpté à la force des brodequins et autres sabots des villageois, où, sous son pas pressé, quelques cailloux roulèrent, saluant son passage. Il était fréquent qu'à la belle saison, tant par endroits ce sentier était étroit, les griffes acérées des aubé-

pinces le bordant entaillent profondément la peau des mollets des gamins en culottes courtes... À son sommet, un belvédère naturel permettait de découvrir la route descendant aux villages avoisinants. Anaconda immobile au creux de la vallée, elle serpentait tout en disparaissant et réapparaissant au gré des bosquets disséminés çà et là.

Comme si un géant distrait passant par-là l'avait laissée tomber de sa poche au milieu de ce sol calcaire, une énorme pierre de grès enterrée dans sa quasi-totalité laissait émerger une partie de sa masse grise créant un banc naturel aux angles arrondis érodés par les siècles. À la belle saison, les amoureux venaient s'y asseoir pour contempler le paysage au coucher du soleil...

Essoufflée par son ascension, le cœur battant, Marie-Louise s'arrêta, le cherchant du regard. Elle le repéra enfin. Il marchait d'un pas sûr et engagé. Le tapis blanc qui s'était déposé ces derniers jours rendait plus visible sa silhouette vêtue d'un manteau noir. Elle chassa grossièrement la fine couche de neige d'un coup d'avant-bras et se dressa sur le banc de grès pour avoir une vue encore plus dégagée. Elle hurla le prénom de son amour du haut de son perchoir improvisé.

Une fraction de seconde plus tard, bien que la neige en ait absorbé quelque peu le son, Anatole se retourna, la cherchant du regard.

— Je reviendrai bientôt ! lui cria-t-il.

Il lui fit signe de la main puis porta celle-ci à sa bouche pour lui envoyer un baiser d'adieu. Il reprit alors sa marche, replaçant son écharpe avec soin.

Elle le regarda, le scruta jusqu'à s'en « user » les yeux, pensant l'avoir perdu derrière des arbres, pour le voir à

nouveau réapparaître puis se fondre en un point jusqu'à s'évanouir dans ce décor de nuances de blanc et de gris-bleu.

Devant ses yeux, à l'image d'un voile un peu mystérieux, de petits nuages blancs se formaient puis s'évanouissaient au rythme de sa respiration encore haletante au contact de l'air glacé. Elle ferma les paupières... reprenant son souffle... Ses deux mains rougies par le froid vinrent se poser en croix sur sa poitrine.

— Adieu mon Anatole, dit-elle à voix basse comme s'il était encore près d'elle, reviens-moi vite !

*

Le voyage se déroula dans un silence relatif. L'Antoine n'était pas mauvais bougre, loin de là, mais plutôt discret de nature. Et puis il avait fait la bataille de Sedan en 1870. Il éprouvait encore, à travers ses souvenirs, trop de rancœurs sur l'incompétence des dirigeants français de l'époque, et même s'il avait une dent contre les « Boches », comme il les appelait lui aussi, il ne tenait pas à en parler et encore moins à polémiquer avec le « gamin » sur le devenir de ce conflit. À un moment pourtant, il s'était un peu déridé.

— Tu vois ça ? demanda-t-il en désignant l'horizon.

Alors qu'ils avaient quitté le Perche pour s'engager en Beauce, cette terre si plate leur avait permis de voir de très loin un étonnant spectacle. Bien qu'ils l'aient déjà contemplé à maintes reprises, cela les stupéfiait toujours autant. À plusieurs kilomètres, la cathédrale de Chartres donnait l'impression irréaliste qu'on l'avait posée là, par

hasard. Sa silhouette anguleuse, avec ses flèches surprenantes et conquérantes s'élevant vers le ciel, apparaissait et disparaissait dans la brume de l'hiver. Cela lui conférait des allures fantomatiques, source d'inspiration pour les voyageurs depuis des siècles. Certains allaient même jusqu'à considérer ce spectacle comme un mirage. On avait la singulière sensation que ses fondations profondes étaient enracinées au milieu des champs de blé ou de betteraves. En ce jour de janvier, l'image était encore plus saisissante au cœur de ces vastes étendues de blanc.

— C'est quand même pas rien, hein ? questionna l'Antoine. Et les fumées qu'on voit à côté, tu sais d'où ça vient ?

— Des usines d'la grand'fonderie, j'crois.

— C'est ça ! reconnut le vieil homme un peu surpris par l'exactitude de la réponse. Et j'y ai trimé y a que'ques années...

— J'connais, j'y suis d'jà allé avec le père, elles se trouvent au nord d'la ville, rue des Grandes Filles Dieu.

— À mon époque, on y f'sait des turbines pour les moulins et d'immenses roues dentées pour l'entraînement des systèmes hydrauliques. On a même été primés à l'Exposition universelle de 89 ! Ah ! Fallait voir... Et ça a même valu la Légion d'honneur au patron...

— À mon avis, aujourd'hui ça tourne surtout pour faire des obus à la France.

— Hum... p't êt'ben ! grommela l'Antoine.

La discussion s'était arrêtée là. Plus tard, ils avaient reparlé un peu du temps qu'il ferait ou, plus sérieusement, de la dernière mise bas de sa vache dont le jeune veau promettait, selon lui, de devenir une belle bête ; et puis jusqu'à l'arrivée, ils n'avaient plus prononcé un mot.

À l'entrée de la ville, dans l'après-midi, les adieux furent rapides mais chaleureux. Descendu de la charrette, Anatole profita de l'occasion pour remercier le percheron qui les avait amenés jusque-là. L'animal n'avait pas été réquisitionné par l'armée au début du conflit. Une vieille blessure à la cuisse l'en avait exempté. Claudiquant de sa patte arrière gauche, il avait tout juste assez de vaillance pour tirer une charrette et deux hommes... guère plus. C'était pourtant une bête magnifique dont la robe d'un blanc immaculé le rendait parfois presque invisible dans les couleurs de l'hiver. Il lui caressa l'encolure, accompagnant son geste de quelques tapes d'encouragement, puis reprit sa route.

Anatole suivit l'Eure un moment. La rivière coulait avec force, gonflée par les précipitations des derniers jours. Un léger grondement l'accompagna un moment alors qu'il s'engageait dans les faubourgs. Il ressentit une sensation étrange en pénétrant dans cette ville qu'il connaissait pourtant pour y venir de temps à autre. Il y avait déjà entendu les cris des camelots, des marchands de vin, le bruit des femmes battant le linge aux lavoirs, le claquement des sabots ferrés des chevaux et des roues cerclées sur les pavés. Mais aujourd'hui, bien qu'il ait croisé quelques rares charbonniers avec leur charrette à bras et autres voitures attelées, c'était différent. Il se dégageait une atmosphère qu'il avait du mal à définir. Bien sûr, la saison changeait la donne. Cependant, il y avait autre chose... et plus le jeune homme pénétrait au cœur de la ville, plus cela devenait palpable.

Il bifurqua place Saint-Michel pour prendre le boulevard Chasles et passa devant un endroit qu'il connaissait bien : l'auto-garage Marceau, concessionnaire et spécialiste entre autres de la marque Berliet. Avec son père Auguste, ils étaient venus y acheter leur premier camion doté d'un moteur à essence de pétrole 4 cylindres : une merveille de technologie. Ils profitaient alors de l'occasion pour boire parfois un verre à la terrasse du Café français, Boulevard Sainte-Foy, devant laquelle aujourd'hui un grand nombre de calèches et même deux automobiles étaient alignées. Ensuite, c'était incontournable : ils allaient rendre visite à l'oncle Alphonse. Ce n'était pas n'importe qui, l'oncle Alphonse. Il était devenu l'organiste attitré de la cathédrale, et ceci depuis 1911. Une figure ici !

Anatole arriva bientôt rue Jehan De Beauce. Elle portait le nom d'un célèbre architecte chartrain du XVI^e siècle qui avait contribué à la construction d'une partie de l'édifice, notamment celle de sa flèche nord... C'est Alphonse, jamais avare d'informations sur la cathédrale, qui le lui avait appris. C'était une longue rue en légère pente, bordée d'arbres. Sur sa partie gauche, deux longues cicatrices brillantes incrustées dans les pavés permettaient à la petite locomotive vapeur du tramway et à ses quatre wagons de desservir cette partie de la ville. D'ailleurs, elle était là, en contrebas, à son arrêt habituel, devant la gare à moitié dissimulée tant il y avait de monde.

— Une vraie fourmilière ! se dit Anatole en écarquillant les yeux.

Depuis le début du conflit, les forces françaises avaient été sévèrement touchées. Le gouvernement

n'avait pas pensé à une guerre aussi longue et difficile. La mobilisation était incessante et les jeunes Français venaient de toutes les campagnes grossir le rang des futurs combattants. Anatole n'avait pas eu souvent l'occasion de voir autant de personnes rassemblées, à part ce 1^{er} avril 1906 lors de la cavalcade sur la place des Épars où une foule immense s'était massée autour d'une attraction tout aussi singulière que rarissime : l'élévation d'un ballon Montgolfier. C'était il y a dix ans mais il n'en avait rien oublié tant cela l'avait marqué. Il y avait Marie-Louise avec ses parents. Louise, avec son époux Alphonse et leurs cinq enfants dont Pierre, son cousin préféré, Pierrot, comme il l'appelait.

Anatole continua son chemin, souvenirs en tête, prenant garde aux chevaux et surtout aux voitures. Il croisa une De Dion-Bouton dont le conducteur s'empressait à tout moment d'appuyer sur cette petite poire en caoutchouc au son surprenant, prévenant de son passage afin d'écarter les piétons de sa trajectoire. On appelait cela un Klaxon, du nom de son inventeur anglais. Passionné par tout ce qui concernait la mécanique d'une manière générale, Anatole avait reçu l'information l'été dernier par le patron de l'auto-garage, Monsieur Kieffer en personne...

La gare était un bâtiment de plain-pied de taille modeste. Sa partie centrale produisait une légère avancée par rapport au reste de l'édifice. À son point le plus haut, une horloge coiffée d'un chapeau triangulaire, reste d'une architecture baroque lointaine aimant à mélanger des formes géométriques différentes, indiquait seize heures trente. Les trois portes principales vitrées étaient de bonne taille et leur partie supérieure taillée en demi-lune.

L'ensemble laissait passer la lumière du jour, contribuant à apporter plus de luminosité dans son hall. Anatole s'y engouffra, se fraya un chemin dans la foule puis, renseignements pris dans ce capharnaüm, grimpa dans un des trains déjà à quai.

Chartres, le même jour

Pierre arriva à la répétition se déroulant, comme à l'accoutumée, dans la grande salle du conservatoire au dernier étage. L'accès au bâtiment se faisait par une immense porte en bois très épaisse et très lourde. Tout en la poussant, il se souvint qu'enfant, il avait eu parfois du mal à l'ouvrir. À l'époque, il attendait alors à côté, l'air de rien, qu'un « grand » le fasse à sa place et profitait du moment pour se faufiler derrière lui. Il regarda d'un air nostalgique le banc en chêne, aux accoudoirs sculptés, qui trônait dans l'entrée. Tant il était patiné, on aurait pu l'imaginer déjà sous Mathusalem. Pierre, quant à lui, le « pratiquait » depuis douze ans, depuis qu'il avait commencé sa formation de musicien. Combien de temps avait-il passé, assis dessus, à le lustrer, notamment lors de ces interminables journées d'examens, à attendre patiemment avec ses camarades d'être appelés à tour de rôle ? Il n'aurait su le dire. Il fit un petit geste de la main à Lucette, gardienne du temple, qui depuis sa loge vérifiait les allées et venues, puis monta les escaliers.

Ceux-ci avaient toujours cette étrange odeur, mêlant senteurs de camphre, de cire et de bois poussiéreux. La boule métallique couleur or habillant la naissance de la

rambarde était magnifique, aussi étincelante que le premier jour où il était entré ici. Lucette détenait le secret pour la faire briller autant... Mais elle aimait raconter qu'elle ne le divulguerait qu'à la personne qui viendrait la remplacer... un jour...

Pierre avala rapidement les soixante-douze marches. Il connaissait chacune d'entre elles par cœur. Elles étaient devenues un peu comme des « amies », au fil du temps, témoins de chacun de ses passages. Toutes avaient leur particularité, leur identité. Celle-ci avait un nœud sur sa droite, celle-là des nervures originales, une autre encore, la huitième après le premier palier, portait une tache en forme de croissant de lune avec un petit rond sur le dessus, lui donnant des airs de clé de fa. Pour le coup, c'était la plus célèbre. Tous les élèves la connaissaient, sauf les « première année » à qui on ne divulguait jamais l'information... Gare à eux ! S'ils étaient quelque peu indisciplinés pendant l'heure de solfège : ils se retrouvaient inévitablement flanqués à la porte, et la sentence était toujours la même !

— Mon jeune ami... puisque mon cours ne vous intéresse pas, sortez de cette pièce ! Allez me chercher la « clé de fa » dans l'escalier !

Le ton était sans appel.

Comme disait Lucette :

— Ah ! Si elles pouvaient parler, elles en raconteraient des histoires, ces marches...

Elle en avait vu plus d'un, l'air penaud, venir lui demander où se trouvait cette fameuse clé de fa... Cela la faisait toujours sourire. Elle savait bien que le pauvre drôle venait de se faire mettre dehors. Elle prenait alors son air le plus sévère et répondait à chaque fois :

— Dis donc, mon p'tit... tu crois que j'ai qu'ça à faire ?

Puis elle retournait à ses occupations, riant sous cape.

Il s'ensuivait alors la fastidieuse recherche du jeune dépité, tête baissée, observant marche après marche, scrutant les murs, ou le nez en l'air regardant le plafond de la cage d'escalier, jusqu'à ce que l'on entende résonner du troisième étage au hall d'entrée un cri victorieux...

— Je l'ai trouvée !

Pierre y avait eu droit lui aussi, il y a bien longtemps. Il s'était retourné pour demander un crayon à un camarade alors que son professeur, Monsieur Delaître, faisait une dictée de notes au piano. Il s'était vu transformer, dans l'instant suivant, en « chercheur de clé de fa »...

Il arriva au premier étage où toutes les salles portaient le nom de compositeurs français. La salle François Couperin était celle où il avait pris tous ses cours de violon. Pour le solfège, c'était la salle Jean-Philippe Rameau, tout au bout du couloir à droite, bien plus spacieuse, permettant d'accueillir une trentaine d'élèves simultanément. Que d'heures passées ici !...

Poursuivant son ascension, il croisa des parents d'élèves dans l'escalier, qu'il salua. Au second niveau, les compositeurs d'opéra étaient à l'honneur : Rossini, Bellini et même Mozart, qui, malgré ces temps de guerre et ses origines autrichiennes, avait su garder son nom sur une des portes.

— Ne mélangeons pas tout et respectons l'humain lorsqu'il accouche du meilleur de lui-même. Ces hommes, génies d'hier, ne sont pas responsables de la décadence de ceux d'aujourd'hui, avait déclaré le directeur.

Dernier étage. À gauche, se trouvait un débarras et à droite, la salle de répétition. Face à l'immense double porte, Pierre abaissa la grande poignée métallique qui lui arrivait à hauteur de poitrine et pénétra dans la pièce. Enfant, il se faisait toujours cette réflexion qui l'amusait encore aujourd'hui :

— Est-ce que nos ancêtres mesuraient deux mètres cinquante pour faire des portes aussi hautes ?

La salle gigantesque, occupant la surface complète de l'aile gauche du bâtiment, avait la capacité d'accueillir un orchestre tout entier. Deux gros poêles en fonte y trônaient afin de la chauffer de manière acceptable. Tout le monde était déjà installé. Lucien, le chef, salua Pierre en tapotant sa baguette sur sa main gauche, en guise d'applaudissements ; les musiciens, eux, frottèrent leurs pieds au sol. C'était la tradition.

— Ah ! Pierre Lemarais !

Un peu gêné, Pierre posa son étui et prit la parole.

— Mes amis, bonjour à tous... Je vous remercie infiniment d'avoir exceptionnellement avancé l'heure de cette répétition.

— Merci à toi, Pierre, de l'avoir demandé et de prendre le temps de venir jouer avant ton départ, répondit Lucien. Tu vas servir notre pays et nous le saluons. Tout le monde n'a pu être présent mais... ça va aller. Allons ! Jouons si vous le voulez bien ! Jean ? Veux-tu prendre place chez les seconds violons, s'il te plaît ? Comme il manque quelques-uns d'entre vous, cela compensera. C'est pour l'équilibre, avait-il cru bon d'ajouter... Pour les autres œuvres, tu pourras reprendre ta place chez les premiers violons !

Aucunement vexé, le garçon d'une quinzaine d'années obéit. Il n'y avait pas de honte à jouer chez les «2» même si, par convention, les partitions étaient moins difficiles et destinées à des musiciens moins expérimentés. Pour lui, l'important, c'était de jouer avec application. Il s'installa rapidement. Le chef lui fit un petit clin d'œil pour le remercier. Il enchaîna.

— Pierre, nous allons nous accorder sur toi... Veux-tu nous donner le «la» s'il te plaît ?

Il se leva et joua la note de référence. Il s'ensuivit une douce cacophonie, pendant environ une vingtaine de secondes, le temps que chacun ajuste son instrument... Puis le chef reprit les commandes.

— Repère «B»... j'aimerais entendre les violons un et deux. Attention, je vous rappelle qu'on commence la mesure «piano» pour finir sur un «forte». Essayez de me faire un crescendo digne de ce nom !

Pierre s'appliqua au mieux, comme ses acolytes, pour respecter les recommandations.

— Bon ! Messieurs, vos coups d'archet ne vont pas tous dans le même sens. J'aimerais que vous vous mettiez d'accord. On démarre sur une levée au troisième temps avec deux croches, alors tout le monde en «poussé».

Il donna l'exemple en le mimant et en le chantant : un, deux, trois et tidiididam...

— Quand on joue du violon, soit on pousse l'archet, soit on le tire, continua-t-il comme pour se moquer gentiment des têtes en l'air qui n'avaient pas fait attention. On recommence !

Le ton était énergique. L'ensemble, cette fois, s'appliqua à respecter, à la virgule près, les annotations de la partition.

— Voilà qui est mieux, j'aimerais maintenant entendre les altistes.

L'orchestre comprenait une trentaine de musiciens de tous âges. Certains déjà confirmés, comme Pierre, d'autres plus novices, comme le petit Théophile âgé d'à peine onze ans. Disposés en demi-cercle, se trouvaient respectivement, face au chef et de gauche à droite, les premiers violons, les seconds, puis les altistes avec enfin les violoncelles et leurs imposantes voisines, les contrebasses. Ces dernières, bien qu'au nombre de deux, étaient cependant suffisamment sonores pour rivaliser avec tous les autres pupitres.

L'orchestre reprit l'œuvre à son début. C'était le deuxième mouvement de la *Symphonie Fantastique* de Berlioz, nommé «Un bal», une valse à l'introduction énigmatique. Au programme pour la remise des prix de fin d'année, ils la répétaient depuis septembre. D'ici deux mois, il était prévu de faire des «générales» avec la harpe et les vents... Malgré le conflit, la vie continuait... Pierre se réjouissait de pouvoir jouer avec ses amis de l'orchestre une dernière fois... C'était sa passion, sa vie.

Au menu des festivités devaient aussi s'ajouter un allegro de Mozart, vivifiant premier mouvement de sa *Petite Musique de Nuit*, et une œuvre plus «contemporaine», l'envoûtante et douce *Pavane* de Gabriel Fauré, que le chef avait orchestrée pour les cordes uniquement. Pierre aimait bien Fauré : c'était une connaissance de son papa. Ils avaient tous les deux connu l'école Niedermeyer à Paris. Alphonse y avait été élève alors que Monsieur Gabriel Fauré y officiait comme directeur du comité des études.

Lors de cette répétition, Pierre avait oublié un moment sa mobilisation. À plusieurs reprises, il avait été envahi par cette émotion si particulière que peuvent ressentir les musiciens. Un état de grâce qui les emporte si loin... Voyage immobile... mû par les mélodies et les sons pénétrants, si pénétrants qu'ils en arrivent parfois à élever leurs âmes...

Seize heures trente. À contrecœur, il fallut s'arrêter. Pierre devait partir. Il rangea avec précaution son violon dans son étui en bois, essuya les cordes avec un chiffon doux et referma le couvercle. Il prit soin de bien relever le petit loquet de fermeture qui se situait à l'arrière et qu'il avait souvent tendance à oublier, abîmant du coup l'étui, puis il salua l'assemblée. Cela fut bref : il ne tenait pas à s'émouvoir dans d'interminables adieux.

— Au revoir mes amis, merci pour ce moment, nous nous reverrons bientôt...

Il sortit sous le son des semelles des musiciens. Si ceux-ci frottaient le parquet dans un bruissement léger comme pour son entrée deux heures plus tôt, bientôt, l'ensemble se mit à frapper des pieds, provoquant alors un vacarme digne d'un grondement de tonnerre. Le plancher vibra fortement, accompagnant dans un dernier hommage un Pierre ému, dévalant les marches quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée. Inquiétée par ce bruit inhabituel, Lucette était sortie de sa loge. Elle eut à peine le temps de le voir disparaître en courant.

*

C'est après le déjeuner qu'il avait quitté ses parents. Comme convenu, il les retrouvait devant l'entrée de la

gare vers dix-sept heures. Louise l'aperçut la première dans ce tumulte inhabituel.

— Pierre !

Comme si elle ne l'avait pas vu depuis un mois, sa mère sortit les mains de son manchon et alla à sa rencontre. Elle le prit dans ses bras, le serrant jusqu'à l'étouffer.

— Laisse-le respirer, Louise ! dit Alphonse en les rejoignant.

— Vous avez le bonjour des musiciens de l'orchestre ! Lança le jeune homme comme pour couper court à l'embrassade de sa mère, qui le gênait quelque peu. Une neige légère soufflée par un vent froid commença à tomber.

— Rentrons ! dit Alphonse en grelottant.

Ils pénétrèrent dans le hall. Comme pressentie depuis l'extérieur, l'agitation était grande. On pouvait deviner plus d'une centaine de jeunes hommes avec leur famille. Certains étaient de retour, attendant à l'abri qu'on vienne les chercher... Pour eux la guerre était finie, mais à quel prix... Estropiés, défigurés, ils pouvaient cependant se considérer « chanceux » ; pour d'autres, la route s'était interrompue sur le champ de bataille.

— Les dernières nouvelles dans le journal de Chartres indiquent que les munitions manquent cruellement, comme bien d'autres choses d'ailleurs... L'Allemagne a pris d'assaut la France et appauvrit celle-ci dans ses stocks d'armement jusqu'à la démunir quasi complètement. J'ai lu qu'une partie de nos territoires sont maintenant sclérosés et les ravitaillements sont de plus en plus difficiles. Il serait temps que nos dirigeants s'inquiètent et s'organisent autrement ! Précisa Alphonse avec bon sens.

Il était loin d'imaginer qu'à la fin de l'année, comme si on avait entendu sa voix en haut lieu, on créerait « le Ministère de l'Armement » pour gérer ces problèmes de manque de munitions et d'organisation dans l'armée française. D'ici là, le pays allait subir la plus effroyable hécatombe jamais vue dans un conflit entre pays belligérants. 1916 allait être l'année de la folie meurtrière...

Alphonse tendit une gibecière en toile légère à son fils.

— Tiens ! On t'a préparé quelques affaires. Et puis, on t'a mis un peu de nourriture, un gilet chaud... deux ou trois choses qui pourraient bien t'être utiles.

Tout en le remerciant, Pierre prit le sac et le disposa en bandoulière. En retour, il lui tendit son violon avec l'impression de se séparer d'une partie de lui-même. À cet instant précis, au milieu de cette agitation, il eut un mauvais pressentiment. Était-ce la dernière fois qu'il voyait son instrument, ses parents, ainsi que la cathédrale croisée sur son chemin un peu plus tôt ? Il s'était arrêté quelques instants sur son parvis pour admirer, une dernière fois, cette gardienne éternelle qui semblait veiller inlassablement sur la ville. Il l'adorait, cette « vieille dame ».

— Père ?

— Oui ? interrogea Alphonse, attendant la suite de la question.

— Jouerez-vous pour moi, sur les grandes orgues ?

— Bien sûr mon fils, chaque note te sera dédiée ! Et puis... tu vas nous revenir rapidement ! N'oublie pas qu'on n'en a pas fini avec tes leçons de violon ! Tu dois encore travailler ta cinquième position.

Le ton se voulait détendu, Pierre n'avait pas besoin de travailler cette fameuse cinquième position, il la maîtrisait parfaitement, mais son père le taquinait histoire d'oublier quelques instants le présent. Ils se placèrent un peu à l'écart pour échapper à la cohue. La conversation dura encore un bon moment jusqu'à ce que le sifflet du chef de gare y mette un terme.

— Tout le monde en voiture !

Le jeune homme fut l'un des derniers à monter dans le train comme pour reculer au maximum l'instant fatidique, ralentir le temps, profiter de son univers...

Sur plusieurs wagons, des gars avaient dessiné à la craie des têtes grassouillettes coiffées de casques à pointe, ne laissant aucun doute sur la moquerie évidente et la volonté de tourner en ridicule les soldats teutons. Bizarrement, une mélodie inconnue lui vint à l'esprit. Il s'immobilisa quelques instants sur le marchepied, faisant signe de la main, puis il pénétra dans le wagon en quête d'une place.

*

Ils n'étaient partis que depuis cinq minutes lorsque Pierre s'arrêta, stupéfait.

— Anatole ?

Le garçon se retourna.

— Oh ! Ben, ça alors ! Mon Pierrot...

De seulement quinze jours son aîné, Anatole était d'un gabarit bien supérieur au sien. Habitué aux travaux de la ferme et des champs, c'était un gars un peu rustique, mais il n'en restait pas moins un très bon compagnon et son

cousin préféré ! Solide gaillard, il fauchait un carré de blé en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. Pierre l'avait déjà vu à l'œuvre. Leurs deux familles étaient toutes deux originaires du village d'Oberbruck dans la vallée de Masevaux, non loin de Mulhouse, mais devenue allemande depuis la guerre de 1870. Anatole, héritier d'une longue lignée de paysans, vivait en Normandie. Sa mère, Euphrasie, avait été placée comme domestique à Évreux en 1872 pour fuir le joug allemand et garder sa nationalité française. La providence allait lui faire rencontrer Auguste, lors d'une fête dans un petit village avoisinant. Plus tard, Anatole serait l'unique fruit de leur amour.

Du côté de Pierre, la famille était plutôt « petite bourgeoisie ». Alphonse, en qualité d'organiste, côtoyait la bonne société chartraine. Comme sa sœur Euphrasie, il avait quitté son Alsace natale très jeune. Placé chez les Jésuites et remarqué pour ses talents musicaux, on l'avait dirigé vers cette nouvelle école « Niedermeyer » qui formait les futurs organistes professionnels de la France entière. On avait des cathédrales... il fallait des experts pour, chaque jour, les illuminer de leur musique. C'est à Paris, alors qu'il étudiait, qu'il avait rencontré la jeune Louise, sa future épouse, fille d'un imprimeur spécialisé dans les gravures à l'eau-forte. Après son diplôme, il avait pris un poste à Chartres.

Chaque année, pendant les vacances, les deux familles se retrouvaient aux « Gaulottes », près de chez Anatole. Alphonse et Louise y avaient acheté une petite maison de campagne pour se rapprocher d'eux.

— Qu'est-ce que j'suis heureux de t'voir, sourit Anatole en lui serrant vigoureusement la main !

Bien que Normand, le jeune homme avait épousé un léger accent, signant les origines alsaciennes de sa maman qui, malgré ces années d'exil, ne l'avait jamais tout à fait perdu.

— Et moi donc ! Mais, on ne t'a pas vu sur le quai tout à l'heure ? J'y étais avec mes parents, quel dommage ! Tu aurais pu nous prévenir, on t'aurait accueilli !

— J'ai pas eu l'temps, tout s'est enchaîné si rapidement ! J'suis arrivé ici y a une heure à peine. J'suis monté direct'ment dans le train. Comm'tu vois, je r'gardais la rotonde¹ par la f'nêtre. C'est fantastique c't engin ! Et toi alors ? T'as pas am'né ton violon ? continua-t-il tout en le secouant comme pour le charrier amicalement.

— C'est vrai, j'aurais pu, mais j'ai dans l'idée que là où on va... répondit Pierre d'un air à demi-amusé. Mais d'ailleurs, pourquoi es-tu venu jusqu'ici ? Que fais-tu à Chartres ?

— J'aurais pu partir d'Évreux, mais... y a une autr'histoire... J'te raconterai plus tard....

Il fit un clin d'œil...

— Mais... elle est jolie l'histoire, continua-t-il en insistant lourdement sur le mot « elle ».

Pierre sourit comprenant l'allusion de son cousin.

— Allez... viens ! On va aller bouffer du Boche, lança Anatole en lui poussant l'épaule comme pour lui insuffler un élan vers la victoire, et on va leur mett'e une bonne raclée !

La phrase fut ponctuée par un rire tonitruant, tout à son image. Pierre n'aimait pas ce genre de propos un peu

1- Construction circulaire ou semi-circulaire, dans laquelle les locomotives sont remisées sur des voies s'étalant en éventail à l'intérieur de l'édifice et venant rayonner vers un pont tournant qui permet de diriger les machines sur chacune des voies intérieures.

trivial. De plus, il connaissait la force de l'Allemagne, et si la France voulait sa revanche depuis la dernière guerre, il savait que le «Boche», comme le disait Anatole, ne se laissait pas faire aussi facilement. Le conflit était loin d'être réglé, et les gars, partis la fleur au fusil en 14, auraient pu en dire long à ce sujet.

Il avait entendu parler des problèmes au front et n'en avait déjà que trop vu, des soldats de son âge, complètement «esquintés»,... et pas plus tard que tout à l'heure, dans le hall de la gare.

— En attendant, allons nous installer pour le voyage... reprit Pierre.

Tout en poursuivant leur conversation, ils s'engagèrent dans l'étroit couloir à la recherche de deux places assises.

*

En cette fin de mois de janvier glacial, l'enfer, enfanté par la guerre et ses souffrances, régnait sur les terres de France. Sans le savoir, Pierre, Anatole, ainsi que tous les gars de ce train, se rendaient au cœur du conflit. Ils parlaient pour l'inimaginable. Ils parlaient... pour Verdun.

II

Au cœur des hommes

Verdun, le 5 avril 1916.

Ma Marie-Louise,

Ici, rien ne va vraiment. Il fait froid, on vit comme des rats. Parfois des attaques au gaz. Malgré les masques, ça brûle. Les morts. Par centaines. Des camarades qui s'en vont, d'autres qui reviennent. Je devrais pas t'écrire tout ça, je sais, pardonne-moi. Le bon Dieu a voulu que notre cousin Pierre soit dans le même régiment que moi. C'est bien de l'avoir. On parle souvent tous les deux de nos souvenirs de vacances, des Gaulottes, de Chartres, de reprendre l'Alsace et de retourner un jour à Oberbruck avec les parents. C'est des moments où on s'échappe un peu de notre quotidien.

Avant-hier, après une violente préparation d'artillerie, les boches ont lancé une attaque avec trois corps d'armée contre nos lignes... Certains sont arrivés jusqu'à nous, j'en ai tué deux de ces salopards... à la main, ma Marie-Louise. On tient, mais y a beaucoup de pertes de notre côté. J'ai hâte de quitter cet enfer, de revenir. J'ai hâte de m'asseoir sur le banc de pierre au Mont des Amoureux